LA LUMIÈRE



N° 161. — 27 Mars 1894. — SOMMAIRE : Entre ce Monde et l'autre (Lucie Grange). — Défense du Monothéisme. — Suite (Zrileus). — Le vrai spiritualisme et ses précurseurs (Suite). — Néolita la druidesse, par Christian fils (Suite). — Actualités. — Bibliographie.

ENTRE CE MONDE ET L'AUTRE

ENSEIGNEMENT SPIRITUALISTE

A une amie incrédule qui a perdu son meilleur ami

Ma bien chère Élia,

Je n'ai pu lire votre lettre de deuil sans pleurer de votre douleur. Vous vous dites seule désormais, dans la vie, et vous vous abandonnez au découragement, dans toute l'horreur du vide de votre grande affection fatalement rompue.

Je ne sais quoi vous dire pour relever votre âme abattue, car, tout ce que je pense, tout ce que je connais comme consolations, est basé sur des lois et moyens qui ne vous paraissent point accessibles. Vous avez la prostration du désespoir irrémédiable. Cette prostration est la pire des maladies selon moi, parce que d'après mes croyances, cette maladie ne vous atteint pas seule, mais avec vous l'être que vous ne voyez plus. Par excès d'amour, vous faites son malheur.

Le *mort*, pour me servir de ce mot tout impropre qu'il soit, a besoin qu'on l'aime en le rassurant, car il vit d'une vie que vous ne comprenez plus. Vos larmes le brisent, et il peut de la sorte rester indéfiniment dans cette affliction permanente où l'entretient, à son insu, celle qui le pleure.

Il est bien triste d'être seule, certainement; mais il ne faut pas se suicider pour cela. Une peine morale profonde et constante est un suicide réel. Il est du devoir de surmonter la tendance à une coupable chose. L'existence a sa mesure de jours et sa mesure d'épreuves pour tout mortel. Il ne nous appartient pas d'en rien soustraire; mais, au contraire, il nous est imposé d'en bien remplir les conditions et engagements, sous peine, en y manquant, de souffrir cruellement dans l'avenir. Souvent, ce que l'on croit faire pour se rapprocher d'un esprit en éloigne. Je vous en prie, ma chère Élia, ne vous abandonnez pas ainsi à cette douleur aveugle et pénétrez-vous de l'idée que votre ami souffre de vos souffrances. En pensant ainsi, vous serez portée tout naturellement à vous oublier vous même au profit de celui qui n'est plus; vous ne pourriez point être assez personnelle pour ne songer qu'à ce qui vous manque et entretenir inconsidérément sa peine. Je voudrais vous voir prendre une bonne résolution; je voudrais vous voir forte. Et si vous m'écriviez que votre raison domine un peu votre cœur, je m'en réjouirais. Ce serait à mes yeux la preuve que vous allez commencer à vivre dans un plan supérieur entre Ciel et Terre.

C'est entre Ciel et Terre, que la femme veuve et isolée doit s'élancer à la recherche des vérités divines. Alors que tout à son foyer revêt des teintes lugubres; que semblable à un vaisseau désemparé. la maison et ses richesses, avec les joies et les rêves et tout espoir, se perdent dans les mystérieux abîmes, c'est l'heure d'orienter sa pensée vers les destinées immortelles. Il faut quitter les ombres et chercher les rayonnements. Les ombres, c'est la maison nue, c'est la place vide du bien-aimé, les objets qui ravivent la souffrance comme autant de pointes acérées dans le cœur; c'est le champ des morts, c'est le cercueil. Les rayonnements peuvent émaner des ombres, comme une riche végétation émane des flancs terrestres; le doux secret des joies idéales pures peut être révélé à l'âme, comme se révèlent les floraisons parfumées au-dessus d'un engrais nauséabond. Dans la mort apparente s'élabore une existence spirituelle. du tombeau surgit une lumière, qui est. non seulement une manifestation de vie vraie, mais un essor dans la liberté infinie où règne le vrai bonheur.

C'est vers cette vie suave dont vous doutez, chère Elia, que je veux vous diriger. Ayez la force de ne plus voir pour un instant tout ce qui vous est amertume, et suivez ma pensée dans une envolée suprême. Voici ce que mon esprit montrera au vôtre, si vous m'écoutez. Et vous m'écouterez si vous m'aimez sincèrement, car alors vous croirez en moi.

Votre ami entré dans le monde supra-terrestre et passé selon les hommes, dans les rangs de ceux que l'on nomme les invisibles, est resté relié à vous par un fil d'or, qui va de son cœur au vôtre et de vos deux cœurs au cœur de Dieu. Que le fil d'or dont je vous parle ne soit qu'une figure pour représenter la persistance du souvenir dans la survivance éthéréenne. ce n'en est pas moins un fil d'or formé de la pensée de Dieu même.

L'auteur de tout amour. Maître de l'Éternité, émanant les joies célestes et les transfusant en ses créatures a établi en principe, que les âmes atteindront jusqu'à lui dans une pure sérénité d'amour parfait.

Le trajet de la terre aux cieux est douloureux et pénible. La grande force d'âme pour opérer son ascension dénote un progrès spiritualiste notable et mieux on a su souffrir, plus on est près des mondes heureux.

Ceux qui se sont aimés sur la terre, ne peuvent se réunir dans le bonheur éthéré, que d'autant qu'ils auront mis en harmonie les qualités de leur âme. — C'est ainsi que les Esprits. par affinité, se trouvent former des familles des groupes et des légions. — Mais pour ne parler qu'au point de vue individuel qui nous intéresse ici, persuadez-vous bien de cela chère amie : Lui. bon comme nous l'avons tous connu, esprit équitable et juste, énergique dans les combats de la vie, patient dans les infortunes et persévérant dans ses multiples labeurs; il s'est ainsi préparé une des meilleures places dans l'autre vie. Grâce à sa lucidité d'esprit d'élite, il vous entend ; grâce à la fidélité de vos sentiments affectueux, il vous attend.

Vous attendre, cela ne signifie point qu'il vous faut mourir.

Entre ce Monde et l'autre. il y a des effluves d'amour des cœurs aux autres ; que l'on soit des *morts* ou que l'on soit des *vivants*, tous vivants en vérité ; les liens d'amour nous enlacent au nom de Dieu, qui a fait de l'amour la Victoire sur la mort et la vrai Loi de Vie pour le temps et pour l'éternité.

Entre ce Monde et l'autre, ma bien chère amie, atteignez d'un bond en séchant vos larmes, secouez les linceuls ; faites-vous une robe nuptiale nouvelle dans les splendeurs de la Lumière divine.

Je prie Dieu qu'il vous rende aussi bonne que vous l'avez toujours été, en vous efforçant de guérir la maladie de votre âme; ce qui sera, du même coup, travailler au bonheur de l'ami disparu. Par l'abnégation de vos joies personnelles, par vos sacrifices noblement consentis; vous aurez mérité la plus grande part d'affection célestifiée. Vous en jouirez dès cette terre en initiée des secrets divins. Croyez-moi, ma bien chère et triste Elia, les deux mondes, celui qui se voit et celui qui ne se voit pas, sont reliés par le fil d'or magnétique de l'amour. Si l'on sait comprendre la VÉRITÉ; il n'y a point d'obstacles au bonheur entre les cœurs qui s'aiment, car la distance n'existe point, et le Ciel est dans tout cœur véritablement fidèle et bon, éclairé des lumières spiritualistes.

LUCIE GRANGE.

EXPLICATIONS SUR LE PHÉNOMÈNE DE LA MATÉRIALISATION

On nous demande pourquoi en allant à une séance avec un esprit pur, un désir intense de recevoir une manifestation spirituelle d'amis aimés, on ne voit souvent que les formes de complets étrangers, sur l'identité desquels il ne peut y avoir aucune preuve.

D'après les observations que j'ai faites sur le sujet, cela vient de ce que les séances de matérialisation sont généralement dirigées par des Esprits qui ne sont peut-être pas attirés par des liens d'affection, mais qui aiment à étudier les lois de la nature et qui désirent démontrer à l'humanité leur pouvoir sur la matière, et si possible la convaincre de l'existence de l'Esprit séparé des organes matériels. Quand les Esprits voient que c'est impossible de produire les formes des amis désirés, ils présentent ou des Esprits étrangers, anciens ou modernes, ou bien ils construisent des formes temporaires, et ils les présentent au public comme étant des Esprits matérialisés. Ils trouvent cela souvent beaucoup plus aisé que de produire les formes des amis appelés par les assistants. Cela ne veut pas dire que je ne croie pas la matérialisation possible, non seulement je le crois, mais *je sais* que c'est une chose très réelle, mais j'ai vu des formes être construites d'éléments matériels au point de paraître parfaitement solides et substantielles et manquer pourtant totalement d'organes vitaux.

S'il était possible de retenir une de ces formes et de la soumettre au scalpel du chirurgien, on découvrirait qu'elle n'a ni poumons, ni cœur, ni viscères, et pourtant, elle en avait toutes les apparences. Vous savez tous ce que veut dire le terme de transfiguration, mais vous ignorez ainsi que la plupart des esprits investigateurs ont toute l'étendue de cette manifestation. Les esprits eux-mêmes ne savent pas qu'elle peut être produite au point de faire illusion au médecin même, et c'est pourtant ce qui arrive souvent. A mon avis, la phase la plus complète et la plus satisfaisante de ces phénomènes est celle connue sous le nom d'*éthéréalisation* et c'est là le genre de manifestation que je prévois comme devant être le plus élevé, le plus complet dans les années à venir. L'éthéréalisation n'épuise pas les forces vitales du médium et des assistants comme la véritable matérialisation, parce que, dans ce cas, ce ne sont pas les éléments physiques, dont se servent les esprits, mais l'atmosphère spirituelle (aura) de ceux qui sont présents. En assimilant les divers éléments de ces atmosphères spirituelles, les esprits peuvent construire une forme suffisamment vigoureuse et active pour avoir aux yeux des assistants toutes les apparences d'un ami décédé, auquel on trouve les traits bien accentués, le sourire familier sur les lèvres, et dans les yeux l'expression restée inoubliable, et malgré cela, à travers cette forme et sa draperie, on peut distinguer les objets qui se trouvent dans l'appartement. Voilà la phase de manifestation spirituelle qui prédominera dans l'avenir et qui confondra tout scepticisme et toute incrédulité.

Esprit Britten du « Banner of Light ».

DÉFENSE DU MONOTHÉISME

(Suite.)

La science expérimentale, de concert avec le positivisme, tentent inutilement de voiler à l'homme l'horizon d'un monde supra sensible. Qu'ils le forcent, tant que cette plaisanterie leur sera permise, à fixer l'œil de son intelligence sur des observations terre à terre, leurs séductions, pas plus que leurs funestes efforts, ne sauront le guérir de cette obstination à chercher la cause derrière le fait; derrière la loi, le principe.

Dans sa plus belle conception scientifique l'esprit humain n'a pas même pu échapper à cette tendance vers l'absolu : l'hypothèse sublime de l'évolution, évoquée d'abord comme une ennemie redoutable de la métaphysique, n'a abouti qu'à constater une fois de plus l'inquiétude de l'intelligence à poursuivre une explication des causes de la nature.

Le positivisme n'a pas encore su faire triompher une seule de ses idées. Toutes s'évanouissent devant l'impuissance ; aucune ne parvient à combler nos aspirations, et la conscience venge tous les jours la raison en la soutenant contre les luttes et les divagations qu'elle s'oppose à elle-même.

Le premier état de conscience de l'homme, nous l'avons dit, porte son intelligence vers le concept de l'absolu : Dieu est une cause dont l'univers est l'effet. Or, de là, par déduction, l'intelligence n'a qu'un pas à faire pour conclure que la cause de l'univers doit intervenir dans la conservation et le gouvernement de ce même univers. Nous arrivons ainsi à la seconde preuve de l'existence de Dieu, et que, plus haut, nous avons appelée : preuve de la conscience morale.

Les philosophes qui ont nié le concours divin l'ont généralement remplacé par celui des atômes, et croient que l'ordre de l'univers était l'œuvre inconsciente du hasard. Plusieurs même, des noctambules sans doute, ont prétendu que l'harmonie des lois dépendait de l'influence des astres. D'autres ne voulant pas que la béatitude divine fût troublée par l'administration des choses, ont cru plus humain de restreindre son intervention à la conduite des choses importantes, comme si les détails de la nature, plus beaux peut-être dans leur structure que les grandes charpentes de l'univers, n'avaient pas été le souci de l'idée divine, mais l'œuvre d'une autre puissance à laquelle Dieu avait abandonné le soin de finir l'ébauche de son gigantesque travail.

Mais il était nécessaire qu'il y eut une *raison d'ordre* dans l'intelligence divine, car tout le bien que nous remarquons dans les choses vient de la cause la plus universelle qui leur a a donné l'existence. Ce bien, les choses ne l'ont pas seulement sous le rapport de leur substance, mais encore relativement à leur coordination à une fin, et, principalement à leur fin dernière qui est la Bonté divine. *Le bien de l'ordre* a donc Dieu pour auteur, et, parce que Dieu est la cause des choses par son intelligence, la raison de tous les effets doit préexister en sa pensée : donc la raison de l'ordre doit préexister en lui, par rapport à la fin des choses.

De plus, l'auteur de toutes choses s'étant proposé une fin doit nécessairement se servir de ces choses pour atteindre cette fin. Or tout ce qui possède l'être est un effet de l'Etre suprême, lequel ne le produit que pour une fin qui est lui-même.

D'où il suit que Dieu doit nécessairement intervenir dans le gouvernement du Monde en dirigeant chaque chose vers sa fin.

Ne veillerait-il pas aux soins de l'Univers qu'il manquerait de bonté; ne le gouvernerait-il pas le mieux possible, qu'il manquerait de sagesse. Il est tenu de conduire jusqu'à leur entière perfection toutes les choses qu'il a lancées dans le mouvement. Et c'est là sa façon à lui de les gouverner. L'ordre des mouvements de l'univers témoigne d'ailleurs de cette présence de la divinité dans le moindre détail du mécanisme du monde et de son esthétique; c'est une conviction indestructible dans la

conscience humaine que cette connexion admirable des choses entre elles, et qui fait que le rapport de l'une devient la nécessité de l'autre, et est voulu par une intelligence souveraine. Ainsi, si en visitant un état vous jugez que l'ordre y règne, vous en concluerez manifestement qu'une intelligence le gouverne.

Les hommes ont toujours montré une tendance naturelle à se rapporter au secours divin. Le sourire du scepticisme peut bien triompher de cette inclination aux jours de la postérité, mais jamais dans les jours de malheur. Malgré lui l'homme cherche à se réfugier en Dieu par le cœur et l'intelligence, et l'on comprend qu'une haute école mystique ait prétendu que la souffrance était l'heure de Dieu, et que l'Etre suprême choisissait de préférence ses amis parmi ceux que la douleur opprime.

Mais ces choses ne se prouvent pas ; elles se sentent, et c'est pourquoi ils ont droit à tout notre respect, ces fous sublimes qui, assoiffés de consolations, ont désiré la souffrance et l'abjection pour être dans un perpétuel contact avec la divinité.

C'est pourquoi nous devons aussi respecter les convictions religieuses de nos semblables, car toutes les religions ne sont qu'un mode de culte que la conscience humaine rend à cette force inconnue dont nous constatons perpétuellement les multiples effets. Cette persuasion de l'homme qu'il vit sous le regard d'un être supérieur, que cet être souverain s'inquiète de sa vie, le porte à rendre ces hommages à ce bienfaiteur. Il se dit, bien naturellement, qu'il doit se mettre en rapport avec un être qui s'intéresse à lui. L'homme croit si difficilement que le ciel reste insensible à sa plainte. Un Dieu qui après avoir déterminé le genre humain à l'être, le laisserait insouciant voguer dans l'abime, serait un tel monstre qu'il ne peut en admettre l'idée, et, si cela était, le blasphème ne suffirait pas à le flétrir du crime d'avoir laissé l'homme lui élever des temples pour l'implorer, il serait l'Abominable si sa prévoyance ne voulait s'étendre à ces faibles dont les mains s'élèvent vers lui, et qui le sollicitent par leurs sanglots et leurs supplications.

Nous devons donc respecter dans l'homme cette tendance naturelle qui le porte à édifier un culte à la divinité : car, si elle est naturelle elle est nécessaire, et que ceux qui ne l'ont pas, cette tendance, considèrent au moins que beaucoup d'hommes qui prétendaient ne l'avoir jamais ressenti, ont prouvé qu'ils n'étaient pas toujours sincères avec eux-mêmes.

Mais, précisons mieux encore ce que j'ai appelé la preuve de Dieu par le témoignage de la conscience morale de l'individu. Noue avons semblé dire jusqu'ici : s'il y a un Dieu, il y a un concours divin. Ce n'est pas de prime abord la question de notre thèse. Nous devons renverser la proposition, et dire : s'il y a un concours divin, Dieu existe. Or, nous soutenons que la conscience a le sentiment de ce concours divin.

La première sensation perçue par la conscience est donc la sensation d'être, c'est elle qui nous a conduit à la conception de l'absolu; la seconde sensation de la conscience est l'être moral ou le juste. Il y a dans l'homme un sentiment inné de la justice. Cette idée de justice nous la conservons par l'exercice de notre volonté vers les choses bonnes; nous la perdons par le dérèglement de nos mœurs et de nos penchants : en général par tous les actes mauvais de notre volonté. Or, c'est le sentiment de notre conscience qu'il existe une justice incorruptible et qu'alors même que tous les hommes en perdraient le sens par la dépravation de leurs mœurs, elle n'en existerait pas moins. Son essence est objective et ne dépend pas seulement de l'idée que l'homme peut en avoir. Cette justice incorruptible est l'attribut de la divinité; et le sentiment que nous en avons en est comme un reflet : c'est pourquoi nous ne le trouvons que chez les justes; chez le coupable la conscience le change en remords. Cet argument ne vaut que pour les hommes dont la conscience morale a acquis un certain développement, et c'est pourquoi les tribunaux humains ne peuvent jamais juger de la valeur de la culpabilité d'un criminel.

L'homme a donc conscience de l'intervention d'un concours divin dans les actions des créatures.

Il y a d'abord un concours *médiat* : c'est celui par lequel Dieu conserve les forces dont les créatures sont douées pour leurs opérations. Le concours médiat est accepté par toutes les philosophies. Mais il y a aussi le *concours immédiat*, celui par lequel Dieu

opère, comme cause première, avec la créature, opérant de son côté comme une cause seconde, et produit un même effet avec elles. Aussi ce concours immédiat est-il généralement appelé concours simultané.

Or, nous disons, que nous avons conscience du concours immédiat de Dieu dans les opérations des créatures.

Et, en effet, tout ce qui possède la raison d'être doit avoir l'être suprême pour auteur immédiat : le premier être donne nécessairement l'être à toute choses. Donc les effets de tout ce qui a la raison d'être, ou les créatures, dépendent directement de l'être suprême, ou la première cause.

Cette preuve vient de cet état de conscience qu'il répugne de croire que l'effet ne dépende pas *immédiatement* de celui par l'action duquel il existe ; c'est pourquoi, si l'effet de la cause créée dépendait *immédiatement* de la cause créée, et ne dépendait de la cause première qu'immédiatement, cet effet dépendrait plus de la cause seconde que de la cause première. Or, si cela était vrai, il s'en suivrait que les causes secondes tiendraient de la cause première la faculté d'agir, mais, se suffiraient à elles-mêmes pour mettre cette faculté en exercice.

Mais il faut reconnaître que cet état de conscience ne se rencontre, très développé, que chez l'homme soucieux de devenir meilleur par la pratique de la vertu. C'est alors qu'il constate l'impuissance naturelle à agir qui, chez les natures bien douées les leur fait élever vers Dieu un regard de supplication pour implorer son secours, et qui, chez les natures moralement inférieures, les jette dans ces troubles de névrose morale et ces défaites incessantes de l'homme avec lui-même.

Je devrais étendre cette thèse et montrer comment nous avons encore conscience de Dieu dans les actes de notre volonté, dans la conduite de notre vie, comme dans la vie des peuples. Mais cette question est longue, et, l'effleurer simplement peut n'apporter que des inquiétudes dans l'esprit de ceux qui y réfléchissent.

Ainsi, le sentiment de la justice révèle à l'homme l'existence d'un Dieu ; le sentiment du concours d'une puissance supérieure avec son activité le porte également vers l'idée de Dieu ; il reste un autre état de conscience qui découle de ces deux derniers, c'est le sentiment que nous avons que la conservation de notre être dépend de la cause qui l'a produite.

La conservation de l'être, c'est son existence continuée ; cette existence continuée doit être nécessairement conservée par la cause qui l'a produite ; il y a donc en dehors de la génération des relations entre elles un principe générateur absolu qui conserve l'être à sa procréation. Un agent ne saurait être la cause de son espèce, car il lui faudrait pour cela la puissance de se produire lui-même. Un homme n'en produit un autre que parce que la création humaine est inhérente à cette matière déterminée, comme principe d'individuation. Les individus engendrent des individus mais l'espèce ne peut venir que d'une cause active qui la produit essentiellement. — Il y a donc un générateur de l'espèce. Or, la génération cesse avec l'opération génératrice, et si l'opération génératrice des espèces cessaient, les espèces disparaîtraient également. Donc il y a une puissance qui conserve l'être aux choses de la nature.

Lorsque l'architecte a terminé la construction de son édifice il se retire et son œuvre n'en demeure pas moins. Mais, il n'en est pas ainsi du monde : il ne pourrait subsister si Dieu lui retirait sa direction providentielle.

Mais, il n'est point d'homme en ce monde qui ne se soit au moins une fois dans sa vie posé cette objection : s'il y a un Dieu juste, pourquoi les scélérats trouvent-ils en ce monde une vie pleine de jouissances tandis que l'honnête homme se courbe constamment sous le poids de mille calamités.

N'en croyez rien : les bons ne sont pas toujours dans la peine ni les méchants dans la prospérité ; dans leurs délices et dans leurs voluptés les scélérats ne trouvent pas constamment la joie qu'ils y cherchaient ; dans leurs misères les bons n'y trouvent pas toujours l'affliction. Mille remords, mille soucis déchirent la conscience du misérable ; une joie indescriptible console souvent les affamés de la justice au milieu de leurs tribulations.

Mais, enfin, cette conduite de Dieu n'est-elle pas injuste. Non, loin de là, elle fait ressortir sa suprême justice et sa grande prévoyance. Cette conduite de Dieu prouve que

sa justice s'étend au delà des limites de cette vie. Si Dieu punissait tous les crimes qui se commettent en ce monde, ou encore récompensait toutes les vertus qui se résignent, qui donc aurait cru qu'il réservait au-delà, de nouvelles sanctions à sa justice.

De plus, considérez bien ceci, il n'est pas de méchant qui n'accomplisse en ce monde quelques actes moralement bons ; il n'est pas de juste qui, dans le tourbillon des passions humaines, n'ait sombré quelquefois malgré les vigueurs de sa volonté et les scrupules de sa concience. C'est pourquoi il est juste que les méchants reçoivent des récompenses temporelles, et que les bons soient assujettis à des peines. Dieu a masqué, en quelque sorte, à l'homme, la récompense et la peine afin qu'il n'obéisse pas à un sentiment servile dans la pratique de la vertu ou dans son éloignement du vice.

Et, c'est ainsi que Dieu respecte lui-même la liberté humaine.

Nous traiterons la prochaine fois de l'unité de Dieu qui est le propre de notre thèse.

ZRILEUS.

LE VRAI SPIRITUALISME ET SES PRÉCURSEURS

(Suite)

Cette nomenclature des œuvres littéraires de P. Christian est respectable et la plupart des ouvrages qui la composent sont catalogués dans les Bibliothèques de l'Etat.

Rappelons que M. Christian exerça longtemps les fonctions de bibliothécaire, poste auquel il fut nommé en 1839 :

UNIVERSITÉ DE FRANCE

MINISTÈRE
DE
L'INSTRUCTION PUBLIQUE
—

Paris, le 28 mars 1839.

« Monsieur, j'ai l'honneur de vous informer que, par arrêté en date de ce jour, je vous ai attaché en qualité de bibliothécaire à la Bibliothèque du Ministère de l'Instruction publique.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

Le ministre de l'Instruction publique,
Grand-Maître de l'Université,
DE SALVANDY.

Nous avons entre les mains les volumineuses archives de la famille Christian. Il résulte de pièces que nous avons sous les yeux que, vers 1840, M. P. Christian était membre du Comité de lecture du théâtre de l'Odéon :

« A monsieur P. Christian, membre du Comité de lecture de l'Odéon.

« Monsieur,

« Je recommande très vivement à votre bienveillance M... qui va lire ce soir une comédie devant le Comité dont vous faites partie.

« Je me rappelle en même temps à votre bon souvenir.

« VIRGINIE ANCELOT. »

« Mon cher Christian,

« Vous êtes le plus vilain homme de France ; comment diable! ne pas venir voir vos amis qui vous ont attendu jusqu'à sept heures du soir.

« Si je n'étais pas forcé de me raccommoder avec vous pour réclamer de vous un nouveau service, je ne vous pardonnerais pas.

« Mais il est de mon intérêt (voilà bien les hommes!) que vous soyez au Comité de l'Odéon samedi prochain à 2 heures. Soyez assez bon d'y assister avec vos amis.

« Bien à vous,

« HIPPOLYTE LUCAS. »

Une lettre de M. Emile Souvestre serait

surtout convaincante de l'influence de M. P. Christian au dit Comité de lecture, si son caractère essentiellement privé n'était là pour en interdire la publication.

Poursuivons, maintenant, le cours de nos recherches parmi les archives de M. P. Christian. Demandons-leur, si possible, quel fut le caractère de l'homme.

Les documents de l'amitié nous répondront :

« Il est des douleurs qui sont comprises sans qu'on ait le besoin de les dire, n'est-il pas vrai, Monsieur? Aussi je suis certaine que je n'aurai pas le tort à vos yeux d'être oublieuse ou ingrate — l'une ou l'autre de ces deux choses ne sont pas dans ma nature lorsqu'il s'agit de remercier d'un service rendu. Et c'en est un sans aucun doute que l'article vengeur que vous m'avez envoyé.

(Il est question là d'une attaque de presse dont la célèbre et distinguée signataire de cette lettre avait été l'objet.)

« La mort de la duchesse de St-L... a été pour moi un coup dont je serai encore longtemps et douloureusement atteinte. Toutes ces inquiétudes, ces souffrances, m'ont seules empêchée de vous écrire, de vous remercier. Je sentais trop ma tristesse et mon accablement. Il faut garder pour soi les paroles qui sont trempées de larmes.

« J'espère, Monsieur, que votre santé sera bientôt rétablie. La mienne est toujours ce qu'elle est depuis vingt ans, depuis que le sort me frappe, et cela sans un jour de relâche. C'est un mauvais régime que la douleur. On ne se porte bien que lorsque le cœur est heureux.

« Lorsque vous serez mieux, Monsieur, je vous demanderai de venir quelques fois parmi nous. Vous serez toujours certain d'y trouver un accueil que l'intérêt le plus réel et le plus fait pour être apprécié et senti par un homme comme vous animera toujours. Il y a encore, Monsieur, des qualités d'esprit et de cœur qui sont senties et comprises dès qu'on cause avec vous, et qui font souhaiter de vous avoir parmi ses amis et d'être des vôtres.

« Duchesse d'Abrantès. »

« ...Mais vous savez, Monsieur, que plus on obtient et plus on demande, et l'ambition ne se satisfait pas tant qu'il lui reste à désirer, surtout quand ce qu'elle désire lui paraît d'un prix fort au-dessus du reste.

« Oui, Monsieur. Lorsque j'ai eu le plaisir de vous recevoir chez moi, j'ai espéré vous y revoir. J'ai pensé que cette soirée n'était qu'une manière de faire connaissance pour se retrouver ensuite, au moins quelques fois, et je ne serai pas contente si je n'obtiens pas quelques visites.

« Je sais bien que vos travaux dans les journaux, vos travaux poétiques et la grande distance de nos demeures sont des obstacles. Mais je veux pourtant ne pas perdre toute espérance.

« A quelque époque, Monsieur que vous veniez, ce sera un vrai plaisir pour moi, et j'en serai doublement contente puisque j'ai des sentiments de gratitude à joindre aux sentiments d'estime qui vous sont dûs.

« Virginie Ancelot. »

Ce sont ensuite les lettres non moins précieuses de Mme Desbordes-Valmore, de la princesse de la Tour d'Auvergne, de Mme George Sand, qui pourraient venir se joindre à celles précédemment citées. Toutes femmes dont le cœur sut égaler la haute intelligence, dignes inspiratrices du beau livre que l'écrivain intitula : *Fleurs du ciel.*

Ce sont maintenant les loyales amitiés d'hommes dont les expressions, diversement formulées, s'étalent sous nos yeux parmi les milliers de pièces formant les archives de P. Christian.

Dans sa simplicité, ce billet vaut une longue épître :

« Venez-vous déjeuner avec moi demain? — à 10 heures.

« A vous.

« Gavarni. »

Et cet autre :

« Christian mon ami, vous cherchez une idée de livre — Voulez-vous que nous dinions demain ensemble au cabaret. Nous causerons.

« Viendrez-vous me prendre? — Irai-je vous prendre...

« Alphonse Karr. »

C'est maintenant une lettre du plus inoubliable des romanciers :

« Christian,

« Sauf évènement majeur. — dont notre inexactitude à l'heure précise te donnerait l'assurance, nous serons à midi chez toi, lundi prochain, jour de Saint-Grégoire, 3 septembre, ma femme et moi. J'ai quelque petit remords de ma longue paresse à ton égard. Cet arriéré se réglera fraternellement. Je me porte aussi bien que possible. Vu la grosse chaleur de cette étouffante saison, nous bouleverserons ton pot-au-lait. Prépare-toi.

« Je souhaite que rien ne m'empêche d'être à l'heure précise chez ta Seigneurie, mais l'heure précise manquée, prononce une résignation ! Nous ne viendrons pas et ta captivité sera rompue. Il faut tout prévoir.

« Madame t'embrasse, à mon nez et à ma barbe.

« Tout à toi.

« RAYMOND BRUCKER. »

« ... Dans le courant de l'été, je passerai à Paris, et vous me permettrez, je pense, de venir prendre chez vous les beaux volumes que je serai heureux d'avoir.

« LISZT. »

« Nous sommes dans un temps où il est plus doux encore de recevoir les témoignages de cette fidèle amitié dont l'Esprit Saint a dit quelque part : *Amicus fidelis protectio fortis.*

« Il n'y a plus guère de bonne année, c'est bonne éternité qu'il faut souhaiter à ceux qu'on aime et bénit.

« FÉLIX DUPANLOUP. »

« Vous savez sans doute, que l'Académie française dans sa séance de jeudi dernier, vous a décerné un prix. J'aurai voulu être le premier à vous l'apprendre, comme j'ai été le premier à m'en réjouir.

« JULES SANDEAU. »

Bref, dans la correspondance de M. P. Christian, précieuse collection des plus rares autographes, tous les noms se mêlent, ainsi que les plus diverses opinions.

Le cœur de l'écrivain, du poète, ne connut donc qu'une voix dans laquelle il se maintint : celle qui même a la franche amitié.

C'est ainsi que nous voyons ce même sentiment exprimé par les peintres Horace Vernet et Auguste Hesse, par l'astronome Mathieu de la Drôme et le musicien Auber. Par Eliphas Lévi et le savant abbé Lacuria. Par Emmanuel Gonzalès et Michel Masson. Par le cardinal de Bonnechose et l'évêque Le Courtier. Par Honoré de Balzac, Charles Nodier, etc.

(*A suivre*).

NÉOLITA LA DRUIDESSE

Par CHRISTIAN fils

(Suite)

Le soleil déclinait derrière la forêt assombrie. Les grands arbres profilaient leurs brunes dentelures sur le ciel allumé comme une fusion de bronze. L'herbe était haute, et des plantes épineuses semblaient défendre l'accès de cette retraite des dieux.

Nous avancions avec peine.

Mon guide, à l'aide de son bâton, écartait les obstacles de ma route. Encore quelques pas, et nous allions atteindre les premières tentes de l'asile sacré.

Tout à coup, le vieillard s'arrêta.

Prêtant l'oreille à des bruits qu'il percevait lui seul, il semblait interroger certains bruissements errant parmi les hautes herbes.

— Nos guerriers, sans doute, qui se rendent au conseil ? interrogeai-je à voix basse.

Les maître des Druides posa vivement un

doigt sur ses lèvres, mais une vive clameur répondit à son geste.

— A mort! A mort la Druidesse!... Vengeons nos frères égorgés ou brûlés de sa main sur l'autel de ses abominables dieux!

Une dizaine d'hommes venaient de surgir des broussailles et s'avançaient à notre rencontre. Les épaules nues, la poitrine cerclée de fer, ils agitaient leurs glaives encore rouges des égorgements de la veille. Sur la tête, ces hommes portaient le casque sans ailes que nous reconnûmes aussitôt.

— « Ce sont les guerriers de Rome! » cria le maître des Druides. Et dans nos cœurs, qui n'en éprouvèrent aucune défaillance, nous comprimes que notre voyage allait finir là.

Proie facile pour eux, les soldats romains s'amusaient de notre impuissance. Avant de nous tuer, ils savouraient une vengeance trop longtemps contenue pour n'être point distillée à plaisir. Les insultes dont ils me couvraient me semblaient plus douloureuses que n'eussent été leurs flèches ou leurs lances.

Cependant, le maître des Druides avait redressé sa haute taille, et sa voix qui monta vers le ciel, domina le tumulte des injures atroces et des sinistres ricanements.

— « Hercule Ogmien! » dit-il en une évocation suprême, « Hercule Ogmien! initiateur sublime de nos collèges au plus infaillible savoir, aux plus redoutables des formules; me défendrais-tu d'accomplir l'œuvre de sauvegarde de tes mystères?...

« S'il en est ainsi, que ma vie seule paye pour mon orgueilleuse audace, mais ne laisse mourir ainsi ta prêtresse...

« Inspire-là! ou permets seulement qu'elle use du pouvoir dont tu nous révélas la force, pouvoir divin dont nous lui avons révélé le mystère...

« Grâce pour la vierge des Gaules! grâce pour Néolita la Druidesse de Sein!...

Lorsqu'il eut achevé, il tourna vers moi sa face inspirée.

— Néolita, ce n'est pas là que tu dois mourir. — Défends ta vie! Hercule l'Idéen te l'ordonne par ma voix. La Haine, tu le sais, est plus forte que le bronze des haches ou le fer des épées...

Je savais, poursuivit la Druidesse, comment on fait monter la haine du cœur au cerveau, pour en projeter le courant meurtrier sur l'homme qu'on veut faire mourir, mais... mon cœur ignorait la haine; mon cœur eut préféré le sacrifice.

Le vieillard lut en ma pensée, car il me dit: « Frappe ces hommes, Néolita. Ils ont brisé les autels de tes dieux! » Mais mon cœur resta sans haine... « Frappe ces hommes, Néolita, » me dit à voix plus basse le maître des Druides: « Entends de quelles insultes ils t'abreuvent. Venge-toi comme femme, Néolita!

Et, dans mon cœur, je cherchai la haine. — Je n'y trouvai que le pardon.

Le vieillard tenta une dernière épreuve.

— « Frappe ces hommes, Néolita. Venge ton père qu'ils ont tué!

Ah! cette fois, la tentation fut la plus forte. La haine envahit mon cœur et déborda. Mon regard, aussitôt, chercha le chef de la troupe ennemie.

Ce chef, je le devinai est un jeune guerrier dont la taille, flexible comme un roseau, laissait redouter pour lui les fatigues de la guerre. Son visage était pâle, ses longs cheveux blonds inondaient ses épaules. Quelque étranger, sans doute, car son costume ne rappelait en rien celui des enfants de la Louve. Dédaignant le casque et la triple ceinture de fer, une peau de lion lui servait d'armure. Un collier d'amulettes entourait son cou d'un triple rang.

Les yeux rivés aux siens, je marchai à sa rencontre, proférant en un langage qu'il ne pouvait comprendre, l'infernale incantation, qui tue les hommes. — Un meurtrier de mon père! pensai-je. Et je sentais alors que ma haine aiguisée projetée vers lui, noyait son cœur sous des flots de poison.

J'étais la plus forte, maintenant. Quelques pas nous séparaient à peine et ses compagnons surpris n'osaient me frapper.

Lorsque je m'arrêtai, fixant toujours le jeune chef, celui-ci, l'œil égaré, vint à moi d'un pas chancelant.

— « Oh! ne brise pas le charme qui me séduit, m'écrase et m'enchaîne », me dit-il dans un accent d'affolement. « Laisse-moi ainsi... J'y veux mourir à l'instant s'il le faut pour y rester toujours...

Et, comme ses mains étaient tendues en avant dans une attitude suppliante, je saisis

l'extrémité de ses doigts achevant ainsi de le dompter (1).

De mon bourreau, j'avais fait mon esclave!

— « Guerriers de Rome! » dit-il à ses compagnons stupéfaits, allez vers d'autres lieux chercher une gloire moins facile à acquérir et plus digne de vos cœurs... Laissez cette femme, qui n'a pour la défendre que les mains tremblantes d'un vieillard!..

Le jeune guerrier me faisait alors un rempart de son corps, mais une clameur sauvage fut la seule réponse à ses paroles d'apaisement.

— Vil étranger! traître à César! hurlaient les soldats romains. Au même instant, une flèche partit de leur groupe et vint effleurer mon épaule.

— « Cœurs de chiens! » leur cria le jeune chef rendu furieux à la vue de mon sang, « que n'êtes-vous en plus grand nombre, car ma colère va manquer de sang à répandre!...

Il bondit en avant, la hache au poing, l'œil en feu.

Sans doute, sa valeur et sa force étaient connues et redoutées, car le cercle des soldats se fit grand devant lui.

Sa hache de bronze qui semblait rivée à un poignet de bronze comme elle, trouva cependant qui frapper.

Par les casques broyés, les cervelles jaillirent. Seule, la fuite put sauver le reste de la troupe.

— « Souvenez-vous de moi! soldats de Rome », cria-t-il aux fuyards. « Dites à votre César que Ludwig le Germain sera désormais un soldat de la Gaule!

« Puisque vous préférez la fuite au combat que je vous offre encore, je finirai plus tard de venger la Druidesse gauloise...

« Je vous anéantirai! — Je le jure par le dieu Thor!

Nous restions muets de surprise devant ce prodige de force, de courage et d'audace, accompli sous nos yeux par ce pâle enfant de la profonde Germanie. « Il est fort, il est grand! » disait le vieillard. — Son visage et son cœur sont également beaux! pensais-je en moi-même.

(1) Expérience encore connue et pratiquée par certaines filles des tribus Bohémiennes.

Ludwig était blessé. Son sang se mêlait sur l'herbe à celui de l'ennemi.

Voulant lui porter secours, nous nous élançâmes vers lui. Nous vîmes alors qu'une flèche, sournoisement tirée de derrière un buisson, avait atteint le jeune homme au front.

Sous le coup, il avait chancelé, mais il restait debout. Je le soutins dans sa marche jusqu'aux grands arbres de la forêt dont l'épais feuillage nous dissimula bientôt aux dangers d'un retour offensif des légionnaires romains.

Ludwig s'appuyait sur moi et j'en trouvais le fardeau léger. Le vieillard guidait notre marche parmi d'invisibles sentiers dont il semblait connaître les plus tortueux méandres.

Le soleil baissait. Très loin vers l'Occident, derrière les écumantes vagues qui assiègent Sénâ, l'astre penchait vers sa Grande mère, prêt à lui donner le baiser de chaque soir.

La nuit allait se faire.

Le bois sacré s'emplissait d'ombre et notre marche continuait. Une clairière s'offrit bientôt à nos pas fatigués. A son bord opposé se dressait un monumental tumulus dont les dernières clartés du ciel me permirent de considérer la masse colossale.

C'était l'asile mystérieux dont m'avait parlé le Maître, et au sein duquel il devait me conduire.

Ludwig, à ce moment, se laissa tomber au pied d'un arbre. Ses dernières forces venaient de le trahir.

— Maître, dis-je au vieillard, vous m'avez initiée au vertus des trois plantes qui savent opposer une infranchissable barrière à l'âme prête à s'échapper du corps. — Ne ferez-vous rien pour l'homme qui vient de nous sauver?...

Le maître des Druides, dans un geste plein d'incertitude et de tristesse, indiqua l'opacité des ténèbres sous bois. Cependant, il s'éloigna, se courbant parmi les touffes végétales dont l'obscurité ne lui permettait plus de distinguer l'espèce. Je restai seule, agenouillée auprès du jeune homme qui me parla d'une voix affaiblie.

— Je ne puis plus te défendre, et tu es entourée d'ennemis qui, tout à l'heure, sauront bien te découvrir... Que vas-tu faire. Comment penses-tu leur échapper? — Sais-tu que la Gaule succombe, et que les quelques milliers de glaives de sa dernière armée ne peuvent

plus défier la fortune de César... Dans les rangs de tes ennemis, j'ai assisté au suprême effort des guerriers de ta patrie. J'ai vu le dernier chef de l'indépendance se livrer lui-même à la discrétion d'un vainqueur sans merci, pensant racheter ainsi ses compagnons de défaite.

J'étais près de lui, lorsqu'il s'est rendu.

J'ai vu pleurer cet homme de fer... Oh! pas sur lui, mais sur sa fille qu'il laisse abandonnée parmi les bruyères du pays Celtique.

J'ai pu lui parler.

J'admire ton courage, lui ai-je dit, et, si avant que César ne signe son triomphe de ton sang, tu veux assurer la sécurité de quelqu'un des tiens sur ton sol envahi; tu peux en confier la tâche à Ludwig, le guerrier Germain. Je l'accomplirai fidèlement sois-en sûr. Je le jure par le dieu Thor, dont il ne faut prononcer le nom qu'un tremblant!

Alors, Vercingétorix a tourné vers moi son regard d'aigle.

— Ton cœur, m'a-t-il dit, ignore les sentiers du mensonge... Je lis cela sur ta figure franche. Je laisse une fille en l'île de Sein. Tu te rendras près d'elle et ton courage sera son appui, sa sûreté. Si un jour il t'arrive de sauver sa vie dans un combat digne de moi, digne d'elle-même; elle sera ta femme. — Je le veux! — Acceptes-tu?

— Je le jure! ai-je répondu.

Alors, il s'est approché de moi et m'a dit, très bas, de peur d'être entendu, le nom de cette enfant que je cherchais, car j'avais juré de le défendre...

Mais... le temps presse, ajouta Ludwig en faisant effort pour assurer sa voix qui faiblissait. Songe à ta sûreté, éloigne-toi au plus vite... L'armée romaine tient la campagne et tes frères sont vaincus. Profite de l'obscurité de la nuit... Fuis au plus vite... laisse-moi mourir seul.

— Prends courage et espère, valeureux étranger, lui dis-je à mon tour. Le vieillard qui m'accompagne est le maître des Druides. S'il peut revenir a temps, il saura t'empêcher de mourir.

— Non! répondit Ludwig. Hâte-toi de fuir, car chaque minute, pour toi, augmente les dangers. Trop de périls t'environnent. Éloigne-toi!

— Ma place est près de toi Ludwig, lui dis-je à mon tour, car tu as donné ta vie pour moi. Moi, une étrangère, une inconnue, une ennemie...

Sois en paix, Ludwig, et malheur au Romain qui oserait se montrer, car ta hache de guerre ne serait pas d'un poids trop lourd pour une fille des Gaules!

Si je t'abandonnais ainsi, Ludwig, sais-tu bien que mon père quitterait le Séjour des morts pour venir te creuser une tombe avec son épée.

Je suis celle que tu cherches, Ludwig! — Je suis la fille du Chef des cent vallées! — Je suis Néolita la Druidesse!

A cette révélation, la figure pâlie du jeune chef s'illumina d'un rayon de bonheur.

— Oh! comment ne t'ai-je point reconnue, dit-il, en cherchant à se soulever.

Oui, ce regard... Oh! c'était bien là celui de ton père.

La mort qui approche a-t-elle à ce point troublé mes sens...

Et ce nom, que j'avais enfermé dans le bronze de ma hache et que tout à l'heure je n'osais même confier aux échos de cette forêt... Néolita!

Dieux de mon pays! Oh! merci pour cette joie qui m'inonde et que je voudrais payer de plusieurs agonies... Court instant de bonheur, tu me fais oublier toutes les larmes de ma jeunesse... Mais... je meurs, Néolita...

Je me précipitai sur le corps de Ludwig.

Dieux des Gaules! m'écriai-je. Oh! par grâce... daignez différer de quelques secondes le départ de son âme! — Ludwig, Ludwig! entends-moi. Tu es digne de mon père, mais suis-je digne de toi!..

— Néolita, me dit alors le guerrier d'une voix mourante et à peine perceptible, — place ta main dans la mienne, et prononce avec moi le serment qui consacre l'union.

La nuit profonde était venue, calme sous les grands chênes de la forêt sacrée. Aucun bruit ne s'entendait sous leur ombre.

Ma main dans celle de Ludwig, je mêlai

ma voix à la sienne pour prononcer le redoutable engagement :

DEVANT LE DIEU THOR !
QUI TUE, OU QUI PROTÈGE.
LUDWIG ET NÉOLITA
L'UN A L'AUTRE ONT JURÉ UN ÉTERNEL AMOUR

A ce moment, la lune perça le feuillage et vint éclairer le radieux visage de Ludwig.

Et sa voix qui n'était plus qu'un imperceptible murmure, s'éleva pour la dernière fois sous la voûte des grands chênes.

— Adieu !.. Néolita... Adieu...

(*A suivre*).

ACTUALITÉS

La cause spiritualiste a perdu quelques-uns de ses défenseurs parmi les plus éminents. MM. Bonnemère ex collaborateur de la «Lumière», Eugène Nus et Charles Fauvety. Ce sont là, personnages trop connus, pour que nous ayons besoin de faire ici ressortir leurs œuvres.

LES FUNÉRAILLES DE M. CHARLES FAUVETY. — Ces funérailles ont donné lieu à de touchantes manifestations de sympathie pour le philosophe d'Asnières. Les amis et disciples du Maître ont prononcé des discours émus.

Dans une courte biographie, M. Lessard de Nantes a rappelé les principaux faits de la vie de Charles Fauvety, né le 10 août 1813, décédé le 11 février 1894, il employa cette longue vie à formuler des idées philosophiques dans des livres et des journaux.

Voici en quels termes éloquents, ce penseur émérite indiquait les devoirs de la Fraternité humaine :

« Traite ton prochain comme toi-même. — Pardonne les injures et rends même le bien pour le mal, toutes les fois que le soin de ta dignité personnelle te le permettra. — Sers fidèlement ta patrie, mais ne la sépare jamais de ton cœur, de cette plus grande patrie qui a nom : l'Humanité. Ne t'éloigne pas volontairement de la société des hommes : ne t'isole pas de tes frères et ne les isole pas les uns des autre : il n'y a pas de progrès pour l'homme seul. — Souviens-toi que c'est aux luttes soutenues, aux souffrances supportées, à travers tant de siècles, par les générations qui t'ont précédé, que tu dois tous les biens dont tu jouis ; songe que c'est en associant tes efforts à ceux de tes contemporains, que tu prépareras un sort meilleur à ceux qui viendront après toi. — Crée-toi de bonne heure, par le mariage, une sphère familiale d'où soient bannis l'égoïsme, qui est le plus grand de tous les vices, le jeu, la paresse, la dissimulation, le mensonge, la colère, la débauche, l'intempérance. — Époux, ne soyez pas seulement unis par la chair ; soyez-le aussi par l'esprit et le cœur, comme si vous étiez une seule âme. Veillez à mériter toujours l'estime l'un et l'autre, et n'ayez jamais à rougir devant vos enfants. »

EUGÈNE NUS. — Décédé quelques jours avant Charles Fauvety, cet auteur d'œuvres célèbres et fort bien écrites, avait particulièrement étudié le spiritisme expérimental et donna au public, le résultat de ses expériences dans un livre intitulé « Choses de l'autre Monde. »

Son ouvrage « Les Grands Mystères » est plein de pensées sublimes. Prophète comme tous les inspirés à certaines heures d'envolées spirituelles, voici ce qu'il écrivit dans ces pages :

« L'espèce humaine n'a encore que le sentiment de son unité; elle n'en pas la connaissance réfléchie. Elle y tend par ses efforts, par ses révolutions, par ses crises; mais, comme l'enfant qui pleure parce qu'il souffre, et qui souffre parce qu'il grandit, elle ne se rend pas compte du travail qu'elle accomplit, et ne sait pas que chacune de ses douleurs est une phase de sa croissance.

L'unité se fera par l'amour; mais l'amour ne vient qu'après la justice, et la justice se trouve et s'établit par le sens moral. Or le sens moral n'existe qu'à l'état de germe, chez la plupart des hommes. L'instinct, brutal ou cauteleux, le domine et l'étouffe. Le progrès social a policé la force et

raffiné la ruse; mais ses deux ressortes de l'animalité régissent encore nos relations. Sur ce point, le civilisé est à peine au-dessus du sauvage.

La justice est donc à trouver. Il faut, pour cela, que la conscience générale s'élève et que le sens moral devienne le sens commun. Quand ce grand progrès sera obtenu, *tout le reste viendra par surcroit*. La vie humaine aura atteint son apogée; la destinée sera accomplie; l'unité sera faite.

— Et quand l'âme collective aura discipliné ses forces; quand l'humanité sera comme un seul être, dont toutes les parties intégrantes, conscientes et libres, convergeront volontairement vers le même sentiment, vers la même pensée, vers la même aspiration, qu'arrivera-t-il?

Ce qu'il arrivera, nul ne peut le dire. La personnalité nouvelle qui résultera de l'unité humaine réalisée, est trop supérieure à l'homme, pour que l'homme puisse la concevoir, et la définir. Ses perceptions, ses facultés nous sont inconnues. Qui peut deviner le déploiement des puissances et les merveilles sans fin de l'existence infinie?

Ce que nous pouvons prévoir, ce que nous pouvons prédire, c'est qu'alors de nouveaux horizons s'ouvriront devant l'être, donnant un motif à sa vie, un but à son activité, une sanction à sa conscience, un idéal à ses désirs. »

Madame A. B. Coté. — Nous recevons de Montréal (Canada) l'article suivant envoyé par notre abonné M. Coté, auquel nous adressons nos vifs sentiments de regret, joints à l'encouragement spirituel que nous inspire l'idée de la mort.

« La mort d'une femme remarquable, Mme A. B. Coté, vient d'infliger à la cause spirite dans la province de Québec une perte irréparable. Mme Coté, qui, en même temps que son mari, avait embrassé le spiritisme depuis plusieurs années, avait développé en elle de très puissantes facultés médiumniques. Sans le concours d'aucun médium de profession, elle s'était exclusivement consacrée aux recherches spirites et aux exercices de développement. Ses expériences se faisaient toujours en présence de quelques amis intimes, dans son petit cercle de famille, d'où elle excluait inexorablement tous les curieux indifférents. Aussi les assistants ne tardèrent-ils pas à se mettre en rapport direct avec des invisibles d'une sphère très élevée, dont ils reçurent des communications tout à fait remarquables.

Mme Coté était le défenseur enthousiaste et l'infatigable propagatrice de la philosophie spirite; elle consacra les dernières années de sa vie à enseigner aux autres les sublimes conceptions du spiritisme et à leur expliquer les doctrines qu'elle recevait de ses guides et de ses directeurs invisibles. Voilà le travail qu'elle s'est imposé pendant plusieurs années, avec une humilité parfaite, sans aucun bénéfice, sans aucun dédommagement, se contentant du témoignage de sa conscience pour la noble manière dont elle accomplissait son devoir.

La première fois que je rencontrai Mme Coté, en 1889, je pus me rendre compte de ses facultés médiumniques extraordinaires. Quelques instants de conversation suffirent pour établir entre nous une harmonie parfaite. Je fus contrôlé par un de ses guides français, et les deux intelligences qui nous contrôlèrent soutinrent, en français, une conversation qui satisfit pleinement les personnes présentes. Une autre fois, nous fûmes contrôlés par deux esprits de nationalité espagnole, qui tous deux avaient été prêtres, et les assistants purent entendre une discussion en espagnol. J'ai eu, par l'intermédiaire de Mme Coté, des communications très sérieuses, ne pouvant laisser aucun doute sur l'élégance du langage des esprits qui la contrôlaient. Son dévouement et sa sincérité, la pureté de sa vie et son égalité de caractère ont gagné bien des cœurs et ont valu de nombreuses adhésions à la cause du spiritisme.

« Le frère R. H. Kneeshaw a présidé à la levée du corps à la demeure de son époux et de sa famille éplorés.

« Géo. W. Wabrond. »

LE VINGT-SEPT

Le retard — indépendant de notre volonté — apporté à l'apparition de ce numéro, nous permet de publier des communications obtenues à la réunion mensuelle du 27 Mars dernier. Le 27 Février n'avait pu avoir lieu.

Résignation

Ce mot est grand. Il signifie : Force de caractère et force d'âme, grandeur d'esprit et mépris des intérêts terrestres.

Ce n'est point, ainsi que le croient à tort la plupart des mortels, un signe de faiblesse et de lâcheté. Ce qui le prouve, c'est Dieu même par ses effets dans la créature de son amour.

Dieu parle dans les cœurs résignés, par des consolations intimes. Il fait plus. Il apporte des compensations au souffrant qui a accepté ses souffrances et, souvent pour celui-ci, un événement heureux inattendu, vient changer sa destinée.

Celui qui sait souffrir, devient fort.

La Puissance est le résultat des souffrances noblement supportées.

Le Cœur est la Fleur divine en l'homme. Quand cette fleur s'ouvre aux effluves mystiques, elle parfume toutes ses actions. La sainte souffrance est comme une serre haute pour la Fleur Divine.

Ces pensées sur la Résignation, sont particulièrement le fruit des méditations de la semaine sainte. C'est la saison printannière pour tout cœur endolori, que cette semaine qui rappelle les souffrances du Christ. Les bourgeons du divin amour se sont montrés en vous, amis de la Lumière de Vérité qui entendez mes paroles.

Vous avez compris que, devant le grand crucifié, nous devons courageusement porter nos souffrances, comme Lui a porté Sa Croix.

Pourrions nous être assez imprudents en face de nos destinées spirituelles, que de ne pas savoir comprendre la nécessité de la souffrance. S'il en était ainsi, nous compromettrions nos félicités à venir. Nous n'irions point dans le Jardin d'Amour au sein de Dieu.

Mes fidèles enfants, enfants du crucifié qui, après avoir marché au Calvaire sur Ses traces, avez su pratiquer le renoncement aux joies coupables et la résignation dans vos douleurs; vous êtes près des compensations que le Divin Cœur vous réserve.

Voici la saison des fleurs printannières de vos âmes; le jour des vraies félicités, va se lever pour vous.

Vous êtes en vue de la réalisation des promesses divines.

Ne gémissez point d'avoir eu à souffrir; au contraire, remerciez Dieu qui vous a ainsi donné l'occasion de vous fortifier dans la puissance dont il a déposé en vous le germe.

Pour vos gloires d'avenir, sachez souffrir dans le présent.

L'Espérance est, en attendant, votre secours dans toutes les tribulations. Elle ne doit jamais vous abandonner. Et plus vous saurez avoir la résignation, mieux grandira l'espérance.

Esprit Marie.

L'Illusion

Je viens vous dire un mot sur l'Illusion, la considérant comme une maladie épidémique de ce temps, redoutable comme le choléra.

L'Illusion ne naît-elle point aussi d'une sorte de microbe comme les maladies contagieuses! Ce microbe dévorant, c'est l'infect personnalisme rongeur de l'âme.

Le défaut de ne songer qu'à soi, fait que le discernement pour toutes choses matérielles ou spirituelles, devient faux. Le jugement, la raison, s'obscurcissent à un tel point, que l'on ne pense et l'on ne dit plus que turpitudes ou folies, dès qu'il s'agit d'émettre une idée et de la formuler pratiquement,

Le personnalisme est contagieux.

Une loi magnétique solidarise les hommes, dans le mal comme dans le bien. Le personnalisme devient donc une maladie collective, qui touche et étreint les sensitifs égoïstes en masse, pour arriver à ses fins macabres, la torture des bons dans l'humanité.

J'ai dit « sensitifs égoïstes » Oui. Il est à remarquer que le personnalisme crée une sensitivité qui est de la susceptibilité outrée. Le sensitif égoïste est le plus chatouilleux des hommes en ce qui concerne les égards qui lui sont dus, et il est très excitable par les contacts.

De cette sensitivité déplaisante, naît la complication dans la solidarité même et dans la fraternité du mal. La maladie collective devient une maladie d'enragés; tous les malades se ruent les uns contre les autres, en proie au délire, venu de leurs griefs personnels.

C'est dans cette classe de mécontents par excès de personnalisme que se forment et se développent les dissidents et les conflits sociaux politiques religieux et financiers...

Je jette un coup d'œil sévère sur l'état social actuel, des hauteurs où je suis placé, ayant pour horizon la lumineuse vérité spiritualiste, et pour but de nos efforts, dans la collectivité du bien, l'amour universel. La plaie que je découvre est, malheureusement aussi, universelle, et gêne l'extension de notre œuvre.

Nous voyons l'extrême agitation d'une multitude révoltée.

Cette révolte née de l'excès du personnalisme, cause des crises démentes, sème l'aberration et répand la terreur. Ces crises surgissent d'abord sourdemment, au sein des illusionnés personnels, puis éclatent impétueusemenr dans des manifestations extérieures. C'est là le fruit fatal de l'ingratitude humaine. L'illusion collectiue forme les tempêtes sociales; l'homme détruit l'homme et se perd dans l'infernal tourbillon des passions qu'il n'a pas su vaincre et des malheurs dont il n'a plus été maître, de ce fait.

La terre est remplie de misères, parce qu'elle est remplie de malades, aveuglés sur les vraies causes de leurs maux.

L'un veut conserver son bien en avare; l'autre veut se l'attribuer par la force inique. Tous s'injurient et tout se violente.

Le désordre du Monde ne peut cesser que par la guérison de la maladie régnante.

On ne peut être calmé que par un grand effort

sur soi-même et le développement de la générosité qui signifie bonté du cœur.

Quand les hommes se connaîtront mieux en eux-mêmes, ils s'aimeront davantage.

Et quand ils aimeront leurs semblables, plus que leur propre personne, ils deviendront heureux.

Le bonheur est dans l'harmonie des facultés et la paix du cœur.

Esprit ADOLPHE GRANGE,
Hab.

En terminant la communication d'Adolphe Grange, nous demandons pour lui le bon souvenir dans l'Amour divin et humanitaire spiritualisé. Il a disparu du Monde, en la semaine sainte de l'année 1886, le 22 avril. C'est un esprit lucide, très puissant pour le soulagement ou la guérison des malades qui l'appellent ; ses bienfaits ne sont plus à compter. Esprit juste qui sur la terre n'a jamais transigé avec sa conscience et a su rester noble et courageux dans les épreuves ; puisse-t-il devenir souverainement heureux par le bien qu'il désire faire de plus en plus et par le succès complet de notre œuvre qu'il protège.

SA VEUVE.

Citations

Tertullien dit (de Carne Christi, c. 6) « que les « anges ont un corps qui leur est propre et que « se pouvant transfigurer en une chair humaine, « ils peuvent pour un temps, se faire voir par « les hommes et communiquer visiblement avec « eux. »

Saint-Basile en parle de la même sorte. Car, encore qu'il ait dit quelque part que les anges n'ont pas de corps, néanmoins dans le traité qu'il a fait du Saint-Esprit, il avance qu'ils se rendent visibles par les espèces de leur propre corps, en apparaissant à ceux qui en sont dignes.

« Il n'y a rien dans la création, nous enseigne Saint-Hilaire, choses visibles ou invisibles, qui ne soient corporelles. Les âmes elles-mêmes, qu'elles soient ou non réunies à un corps, ont encore une substance corporelle inhérente à leur nature, par la raison qu'il faut que toute chose soit dans quelque chose. »

Et Dieu seul étant incorporel d'après Saint-Cyrille d'Alexandrie. « Lui seul ne peut être circonscrit, tandis que toutes autres créatures le peuvent, quoique leurs corps ne ressemblent point aux nôtres. »

***

Les Egyptiens avaient poussé la science du magnétisme à des limites auxquelles la science moderne n'est pas encore parvenue ; ils avaient remarqué que les idiots, qu'ils considéraient comme des saints toujours en extase, étaient les sujets les plus lucides, et ils se servaient d'idiots nourris dans le Temple pour communiquer de Thèbes à Héliopolis, ainsi qu'on peut l'inférer de la traduction d'un papyrus où il est question d'une invasion sur la Terre-Sainte par les Nephtis, Arabes du désert.

Le culte des morts

Où la relation entre le monde visible et le monde invisible se montre sous des traits touchants et poétiques, c'est dans cette fête des cimetières qui vient avant la chutes des feuilles. Ce jour-là, ceux qui font semblant de vivre vont rendre visite à ceux qui font semblant d'être morts. Toute l'humanité réunit ses membres dans une même pensée, dans un amour universel. Ceux qui sont déjà dans la gloire, ceux qui souffrent, ceux qui étaient hier, ceux qui mourront demain, se rencontrent là où le passé et l'avenir se confondent dans un présent éternel.

Le culte des morts est le culte de l'immortalité.

(L'Ame et ses destinées) ARSÈNE HOUSSAYE.

BIBLIOGRAPHIE

Unité de la Voix. *Méthode synthétique du chant et de la parole*, par le Professeur F. Habay. Préface et Conseils d'hygiène thérapeutique, par Paul de Régla (Dr P. A. Desjardins).

A la Librairie-imprimerie réunies.

L'Ether et l'atome *ou l'origine de l'Univers et de la vie*, par De Campet de Saujon, Château de La Bellerie, par Jonzac (Charente-Inférieure).

Un peu plus tard, par Potonié Pierre, à la Librairie mondaine.

Charles Fauvety, chez Lessard, à Nantes.

Dialogues entre de grands Esprits et un vivant, par Amédée H. Simonin, chez F. de Launay.

Nous reparlerons de ces ouvrages.

SOUSCRIPTION PERMANENTE

Pour l'Œuvre de la « *LUMIÈRE* »

Liste du mois de février 1894

M. Clavel, 50 fr. — Mme Detrois, 2 fr. 50. — Mme Bonne, 50 fr. — M. Goutier, 5 fr. — Pour Hermès, M. Râsele, 5 francs.

POUR LE SOULAGEMENT DE LA MISÈRE

M. Clavel, 10 fr. — M. Pinelle, 5 fr. — Mme Bonne, 15 fr. — Mesdames Bouvier et Dumas, 2 francs.

Le Gérant : A.-M. BEAUDELOT

Paris. — Typ. A.-M. Beaudelot, 171, rue Saint-Denis.